

René STAMEGNA

Lisette aux armées

*Une journée avec le « Théâtre aux armées de la
République » sur le front des Vosges*

Théâtre

Le site de René STAMEGNA : <https://ipso-texto.jimdo.com>

La représentation publique de cette pièce est soumise à l'approbation de l'auteur
ou de ses ayants droit.

© René STAMEGNA – 2018
© René STAMEGNA – 2023 pour la présente édition

Reproduction interdite

LISETTE AUX ARMÉES

LES PERSONNAGES :

GHISLAINE DARCY, jeune et jolie pensionnaire de la Comédie-Française, pour l'heure cantonnée aux rôles de soubrettes

CHARLES ANCELIN, vieux sociétaire de la Comédie-Française, débonnaire et courtois

ÉLIANE SAINT-FAL, sociétaire de la Comédie-Française, comédienne établie

MADAME GÉRAUD, pianiste accompagnatrice, discrète employée de la Comédie-Française

ALBERTUS, artiste de café-concert, gambilleur alerte bien que réformé

LE LIEUTENANT LEMONIER, pilote aviateur gravement mutilé, chargé par le Grand Quartier Général de chaperonner le groupe d'artistes.

PLUSIEURS SOLDATS employés au montage du théâtre de toile

LE SERGENT, machiniste de théâtre dans le civil, il dirige l'érection du théâtre de toile

DEUX GENDARMES et un ADJUDANT de gendarmerie, escortant un déserteur

UN SOLDAT DÉSERTEUR

ADRIEN et GASTON, deux soldats estropiés

LE SOLDAT COLOMBOPHILE

Nota : Si on peut multiplier le nombre de rôles de soldats travaillant au montage du théâtre de toile, on peut, à l'inverse, le réduire au nombre de trois.

On peut également ramener la distribution à trois actrices et sept acteurs en faisant jouer plusieurs rôles masculins par les mêmes comédiens.

*

L'action se passe en février 1916, dans un cantonnement de repos de l'armée française, quelque part sur le front des Vosges, durant la « Grande guerre ».

PROLOGUE

Le prologue va se jouer en avant-scène.

Le théâtre est dans le noir jusqu'à ce que les étincelles puis la flamme d'un briquet trouent l'obscurité.

Une chandelle s'allume, tenue par Ghislaine Darcy. C'est une jolie jeune femme, en vêtements de ville, qui va interpréter le rôle de Lisette dans « L'amour médecin » de Molière (acte 1 - scène 6).

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Ah, malheur ! Ah, disgrâce ! Ah, pauvre seigneur Sganarelle ! Où pourrai-je te rencontrer ? »

Un temps. Ghislaine se tourne vers sa gauche, un peu surprise de ne pas trouver son partenaire.

VOIX DE ANCELIN (*embarrassé*) – Oui, oui... Un instant.

On aperçoit les étincelles que produit un briquet refusant de s'allumer. Finalement, Ghislaine tend sa bougie vers sa gauche, en direction de son partenaire qui l'utilise pour allumer sa propre bougie.

Dans la lueur de celle-ci, un peu en retrait, apparaît à son tour Charles Ancelin, vieil acteur au visage digne, en habits de ville.

GHISLAINE (*après un hochement de tête à Ancelin ; jouant Lisette*) – « Ah, malheur ! Ah, disgrâce ! Ah, pauvre seigneur Sganarelle ! Où pourrai-je te rencontrer ? »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Que dit-elle là ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Ah, misérable père ! Que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle ? »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Que sera-ce ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Ma pauvre maîtresse ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Je suis perdu ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Ah ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Lisette... »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Quelle infortune ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Lisette... »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Quel accident ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Lisette ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Quelle fatalité ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Lisette ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Ah, Monsieur ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Qu'est-ce ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Monsieur ! »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Qu'y a-t-il ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Votre fille... »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Ah, ah ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire. »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Dis donc vite ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière. »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Eh bien ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Alors, levant les yeux au ciel. "Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père ! Et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir !" »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Elle s'est jetée ? »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « Non, Monsieur, elle a fermé tout doucement la fenêtre et s'est allée mettre sur le lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement, et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre mes bras. »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Ah, ma fille ! »

GHISLAINE (*jouant Lisette*) – « À force de la tourmenter, je l'ai fait revenir. Mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée. »

ANCELIN (*jouant Sganarelle*) – « Champagne ! Champagne ! Champagne, vite ! Qu'on m'aïlle quérir des médecins ! Et en quantité ! On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure ! Ah, ma fille ! Ma pauvre fille ! »

À cet instant un grand fracas se fait entendre, accompagné d'un éclair aveuglant. C'est l'explosion d'un obus qui s'est abattu à proximité. S'ensuivent plusieurs autres déflagrations soulignées d'éclairs.

Pendant plusieurs secondes le bombardement se poursuit, accompagné de cris et d'appels.

Les deux comédiens ont soufflé leurs bougies.

NOIR

ACTE 1

C'est le matin. La lumière se fait sur une clairière flanquée de rares arbres aux branches nues et cassées. En fond, sur presque toute la largeur du plateau, sont déjà dressées plusieurs rangées de chevalets supportant la moitié d'un plancher. Au sol, devant les chevalets, une provision de planches et de piquets, un tas de toiles pliées, des caisses, des malles, des cantines militaires.

SCÈNE 1

Des soldats, puis Éliane Saint-Fal et Mme Géraud

Plusieurs soldats français, en tenues de permissionnaires, s'affairent parmi les chevalets, frappant à coups de maillet sur des planches pour les adapter au reste du plancher.

Éliane Saint-Fal et Mme Géraud, entrent de gauche. Elles ont l'air un peu perdues et épuisées, et semblent souffrir du froid malgré leurs longs manteaux fourrés.

Éliane Saint-Fal, belle trentenaire au port altier, est coiffée d'un haut chapeau de velours à aigrette, et l'une de ses mains gantées tient un petit nécessaire de voyage tandis que l'autre est enfouie dans un manchon de fourrure.

Mme Géraud, de dix ans plus âgée, est vêtue avec moins d'ostentation. Les mains également gantées, elle tient un petit sac de voyage en cuir brun.

Toutes deux s'arrêtent au milieu de la scène pour observer les hommes qui s'affairent.

Au bout d'un moment, les soldats qui les ont aperçues se poussent du coude et s'arrêtent de travailler pour les contempler. Certains échangent

des propos amusés à voix basse, d'autres en profitent pour allumer une cigarette ou bourrer une pipe.

ÉLIANE (*à Mme Géraud*) – Eh bien, ma chère Léonie, je pense que c'est ici qu'aura lieu la représentation.

MME GÉRAUD – Croyez-vous ? Je veux dire... pensez-vous qu'elle se fera ?

ÉLIANE – Pourquoi non ?

MME GÉRAUD – Ma foi... Le camp est sens dessus-dessous. Nous avons vu des baraquements détruits, des décombres encore fumants, et j'ai entendu des hommes qui parlaient de plusieurs morts du fait d'un bombardement.

ÉLIANE – C'est la guerre, ma pauvre amie. Il paraît que c'est ainsi qu'on la fait. On bombarde, on brûle, on tue.

MME GÉRAUD – Oui. Sans doute. Mais je nous pensais à bonne distance du front.

ÉLIANE – Il faut croire que nous ne le sommes pas assez.

Éliane s'approche des soldats postés près des chevaux.

ÉLIANE – Bonjour, messieurs ! Nous sommes les artistes du « Théâtre aux armées ». C'est bien ici qu'aura lieu le spectacle ?

PREMIER SOLDAT – Oui, madame. Il est prévu pour cet après-midi. Ou en soirée. Enfin, quand on aura fini de monter le théâtre.

DEUXIÈME SOLDAT – Si on finit de le monter !

PREMIER SOLDAT – Pourquoi tu dis ça ?

DEUXIÈME SOLDAT – Faudrait pas qu'on nous dise de tout lâcher pour aller faire notre paquetage.

TROISIÈME SOLDAT – Ça, ça se pourrait bien !

PREMIER SOLDAT – Eh ! Parlez pas de malheur !

ÉLIANE – Je ne comprends pas, messieurs. Il est donc possible que...

DEUXIÈME SOLDAT – Qu'on décampe ? Pour sûr ! Y a du grabuge qui se prépare, ma bonne dame ! Quelque chose de sérieux. Et c'est pas le marmitage d'hier soir qui va nous contredire !

TROISIÈME SOLDAT – Je te crois ! Avec un peu de malchance, on est bon pour la riflette avant la nuit !

PREMIER SOLDAT – Oh, arrêtez vos bobards ! Vous allez nous porter la poisse !

SCÈNE 2

Les mêmes, le sergent

LE SERGENT (*entrant de droite, il s'adresse aux soldats*) – Dites donc, les pépères ! Vous croyez que c'est en vous les roulant que vous allez finir à l'heure ?

PREMIER SOLDAT – S'cuse-nous, sergent ! On voulait juste être polis avec ces dames !

LE SERGENT – Ouais ! De toute façon, vous allez devoir arrêter. On a besoin de vous au dépôt !

PREMIER SOLDAT – Mais, sergent, le théâtre...

LE SERGENT – Vous y reviendrez tantôt. Faut qu'on charge le maximum de munitions avant ce soir. Les camions sont arrivés. On a besoin de tous les bras disponibles.

DEUXIÈME SOLDAT – Je vous l'avais bien dit !

LES AUTRES SOLDATS – Ouais ! Ouais !

LE SERGENT – Allez, les gars ! Haut les cœurs !

Les hommes sortent en maugréant, côté droit.

SCÈNE 3

Éliane Saint-Fal, Mme Géraud, le sergent

LE SERGENT (*il se tourne vers les dames*) – Désolé, mesdames. Les nécessités de la guerre, comme on dit !

ÉLIANE – Nous comprenons, mon ami. Mais votre commandant... le colonel Bertrand, je crois... sait-il que nous sommes arrivées ? Je suis Éliane Saint-Fal, sociétaire de la Comédie-Française, et voici Léonie Géraud, notre pianiste accompagnatrice.

LE SERGENT – Ah, les retardataires ! Oui, madame. Le colonel me fait dire qu'il s'excuse de ne pas pouvoir vous accueillir. On a eu droit à un bombardement, hier soir.

ÉLIANE – Nous savons, oui.

LE SERGENT – Ce n'est pas fréquent, si loin du front, mais il faut croire que les Boches avaient hâte d'essayer leurs nouveaux canons. Des obusiers de 150 à ce qui se dit. De la maison Krupp. Plusieurs copains y sont restés. Alors, le colonel s'est rendu à leur enterrement avec ses officiers. Mais il a dit qu'il allait vous envoyer un lieutenant pour vous escorter, comme le veut le règlement. Il ne devrait pas tarder. Le lieutenant, je veux dire.

ÉLIANE – Ah ? Et nos camarades ? Je parle des autres artistes prévus au programme. Savez-vous s'ils sont là ? Notre voiture nous a joué des tours à vingt kilomètres d'ici, et nous nous sommes involontairement séparés.

LE SERGENT – Oui, les autres civils, deux messieurs et une dame, ils sont arrivés dans la soirée. Juste à temps pour le marmitage. Mais rassurez-vous, ils n'ont rien. Seulement, ils sont allés à l'enterrement des camarades avec les officiers.

(regardant vers la droite) Tiens, d'ailleurs, les voici... Bon, je vous laisse !

Le sergent sort à droite, tout en esquissant un vague salut vers les nouveaux arrivants.

SCÈNE 4

Charles Ancelin, Éliane Saint-Fal, Ghislaine Darcy,
Mme Géraud

Ghislaine Darcy et Charles Ancelin entrent de droite. Ils sont également en tenues civiles, avec des chapeaux et des manteaux très chauds. Soulagés de retrouver leurs collègues, ils se précipitent pour les embrasser.

ANCELIN – Ah, mes enfants! Nous n'espérions plus vous revoir !

ÉLIANE (*joyeusement*) – Et pourtant nous voici !

GHISLAINE – Mais que vous est-il arrivé ?

ÉLIANE – Notre voiture a versé dans un fossé. Vous ne vous en êtes pas aperçu, car vous rouliez loin devant et la nuit était noire... ainsi, le temps de sortir de notre véhicule et d'allumer une lampe pour vous faire signe, vous aviez disparu !

MME GÉRAUD – De l'inconvénient de devoir rouler sans lumière !

ANCELIN – Mesures de sécurité nécessaires, madame Géraud. Les *taubes* volent parfois la nuit.

GHISLAINE – Mais où avez-vous dormi ?

ÉLIANE – Dans une grange. Quelque part après Joinville. Plutôt confortable, d'ailleurs.

MME GÉRAUD – Nous avons partagé notre paille avec des vaches très aimables et deux mignons petits veaux. Ils nous ont tenu chaud.

ÉLIANE – Au matin, une brave paysanne a bien voulu atteler ses bœufs pour extraire notre automobile du fossé. Elle a poussé la générosité jusqu'à nous offrir une tasse de chicorée amère pour notre déjeuner et un bol d'eau froide pour nos ablutions.

GHISLAINE – Mon dieu !

ANCELIN – Ma foi, nous aurions sans doute préféré partager votre sort. Savez-vous que nous venons de participer à des funérailles ?

MME GÉRAUD – On nous l'a dit, oui. Un bombardement.

ANCELIN – En effet. Nous n'étions pas sitôt arrivés que le camp a subi un terrible canonage.

GHISLAINE – Une chose effroyable !

ANCELIN – Un obus est tombé sur un dortoir. Une douzaine de malheureux garçons ont péri.

GHISLAINE – Nous n'étions pas très loin. À cent mètres environ, dans la tente qui nous a été réservée et où nous avons commencé à répéter notre scène de « L'amour médecin ».

ÉLIANE – Quelle horreur ! Mais, pardon... vous restez sur ce choix ?

ANCELIN – Vous parlez du spectacle ? Comment faire autrement, chère Éliane ! Notre doyen grippé, pas de remplaçant disponible, il nous fallait bien trouver une scène avec un seul personnage masculin !

ÉLIANE – Cependant, croyez-vous qu'un Molière conviendra au public que nous allons rencontrer ? Je veux dire à des gens qui ne sont pas précisément préparés à l'entendre.

ANCELIN – Nous le savons bien. Il est probable que la plupart des valeureux soldats qui nous entourent n’ont jamais mis les pieds au théâtre.

GHISLAINE – Mais que proposer d’autre ?

ÉLIANE – Ma foi... Improvisons !

ANCELIN – Diable, chère ... Improviser ! Comme vous y allez ! Nous ne sommes, ni vous, ni moi, ni Ghislaine, des histrions tout droit venus du « Boulevard du Crime » !

ÉLIANE – Je veux dire improvisons avec le répertoire de notre maison. Peut-être avec une comédie en un acte de monsieur Courteline, de celles qu’on donne en matinées récréatives. « La paix chez soi », par exemple. C’est une farce très amusante et très courte.

ANCELIN – Vous croyez ?

ÉLIANE – Mais oui. Deux personnages. Un homme, une femme. Vous, Charles, vous tiendriez le rôle du monsieur, et mademoiselle Darcy celui de la dame. (*se tournant vers Ghislaine*) Si vous savez le texte, naturellement.

GHISLAINE – Oh, je ne joue pas uniquement les Lisette dans les comédies de Molière ou de Marivaux. Enfin, j’espère en tout cas qu’on ne voudra pas m’y cantonner trop longtemps... Et, oui, pour ce qui est de « La paix chez soi », il m’est arrivé de remplacer mademoiselle Verneuil dans le rôle de l’épouse, en matinées du dimanche.

ANCELIN – Eh bien, cela pourrait se faire. J’ai moi-même plusieurs fois tenu le rôle du mari lorsque mon âge ne me condamnait pas encore aux emplois de vieux barbons... Il y a bien longtemps ! Mais je saurai sans doute me souvenir des répliques. Si Ghislaine veut bien me rafraîchir la mémoire.

GHISLAINE – Je ferai de mon mieux, monsieur Ancelin.

ÉLIANE – C’est parfait.

ANCELIN – Mais vous, chère Éliane, qu’allez-vous proposer de divertissant à nos braves Poilus ?

ÉLIANE – Il est prévu que je chante des airs de monsieur Offenbach et que je dise un poème patriotique du regretté Péguy. Je pense que cela suffira pour aujourd’hui. D’autant que ce voyage m’a littéralement épuisée.

GHISLAINE – Je vous crois !

ÉLIANE – Et puis nous ne serons pas les seuls à assurer le spectacle. Monsieur Albertus est toujours au programme, n’est-ce pas ? Au fait, qu’est-il devenu ? Il n’est pas avec vous ?

ANCELIN – Nous l’avons laissé en compagnie d’un groupe de tirailleurs africains qu’il faisait rire aux éclats. Mais il ne devrait pas tarder à nous rejoindre.

GHISLAINE – Hélas !

ANCELIN (*avec amusement*) – Il nous a tellement assommés, sur la route, avec ses facéties et ses chansons absurdes, que notre jeune amie (*désignant Ghislaine*) l’a forcé à monter dans un autre véhicule !

GHISLAINE (*riant*) – Il a voyagé avec le piano, dans le camion automobile qui nous précédait.

MME GÉRAUD (*amusée et indulgente*) – Il est vrai que notre fantaisiste fait preuve d’une exubérance qui n’est pas toujours de bon goût.

ÉLIANE – Vous voulez dire qu’il se croit toujours au café-concert... quand ce n’est pas au café tout court !

Tous rient de la boutade.

MME GÉRAUD (*avec un regard vers la droite*) – Ah ! Eh bien, quand on parle du loup...

SCÈNE 5

Les mêmes, Albertus

Albertus entre de droite. C'est un artiste de cabaret au visage mobile et joyeux. Il se présente dans un costume et un pardessus plutôt sobres. Il a cependant pris soin d'égailler son veston d'une fleur jaune, fixée à la boutonnière, et de recouvrir ses chaussures de guêtres couleur canari. Sa coiffure est relevée sur le devant par une bouppette à la Mayol qui dépasse de son petit chapeau rond.

ALBERTUS (*allant vers Éliane et Mme Géraud*) – Ah, mes bonnes camarades, vous voici enfin arrivées ! Je commençais à me faire du mouron pour vos charmantes personnes ! (*avec un empressement comique, il ôte son chapeau et baise la main de Mme Géraud qui accepte l'attention avec amusement*) Ma douce Léonie... (*il fait de même avec la main d'Éliane Saint-Fal qui se montre un peu plus réticente*) Ma chère Éliane...

ÉLIANE – Je ne suis pas certaine, monsieur Albertus, que nous puissions nous considérer, vous et moi, comme d'assez bons camarades pour nous appeler par nos prénoms.

ALBERTUS – Vraiment ?

ÉLIANE – Appelez-moi mademoiselle Saint-Fal, voulez-vous. Et moi, je continuerai à vous appeler... Au fait, quel est votre patronyme ? Ni votre père, ni votre grand-père, ni votre arrière grand-père, je suppose, ne s'appelaient simplement Albertus, n'est-ce pas ? Sans doute s'agit-il d'un sobriquet de café-concert ?

ALBERTUS – En effet. Et c'est sous ce sobriquet, comme vous dites, que je triomphe depuis six mois à l'Eldorado, après avoir triomphé par ailleurs à l'Alhambra, au Ba-Ta-Clan, au Parisiana et même à l'Alcazar de Marseille !

ANCELIN – Félicitations !

ALBERTUS – Merci. Ainsi, j’ose penser, ma modestie dût-elle en souffrir, que ce sont mes quelques mérites qui m’ont permis d’être invité à me joindre à vous, mes bons amis, pour cette tournée du « Théâtre aux armées de la République » que notre prestigieuse Comédie-Française, faisant fi de tout esprit sectaire, s’est chargée d’organiser pour la plus grande joie de nos intrépides soldats !

ANCELIN (*amusé*) – Belle tirade !

MME GÉRAUD (*amusée*) – Jolie diction !

ANCELIN – Il pourrait nous dire du Racine. Ou au moins du Rostand !

ÉLIANE – Il ne manque pas de souffle, en effet.

GHISLAINE (*riant*) – Ni de toupet !

ALBERTUS (*allant vers Ghislaine, il fait mine de vouloir lui saisir le menton ; chantant*) –

« Vous êtes si jolie,
Mon bel ange blond,
Que mes yeux éperdus,
Partout vous chercheront ».¹

GHISLAINE (*s’écartant ; d’un ton de soubrette de comédie*) – Bas les pattes, monsieur !

ALBERTUS – Ah, ma douce Ghislaine ! Savez-vous que je vous ai cherchée partout, hier soir, après le bombardement ? J’étais fort inquiet. J’aurais tant aimé vous savoir en sécurité... entre mes bras vibrants !

GHISLAINE (*même jeu*) – Ce n’est pas, monsieur, parce que nous sommes dans un camp militaire que vous devez vous croire autorisé à jouer les comiques troupiers !

ANCELIN – Bien dit !

¹ « Vous êtes si jolie », chanson créée en 1896 par Paul Delmet, paroles de Léon Suez, musique de Paul Delmet

ALBERTUS – Je n’ai jamais joué les comiques troupiers. Je laisse cela à mon ami Ouvrard Père qui a créé le genre et qui le fait fort bien. Mon registre est plutôt celui de la gambille. Voire du fin diseur. À la rigueur du gommeux. Mais naturellement, pour vous, c’est du pareil au même... c’est-à-dire du chinois !

ÉLIANE (*ironique*) – Non non !

ALBERTUS – Toutefois, mes visites au front, si elles se poursuivent, pourraient bien m’ouvrir de nouveaux horizons. Horizon comme le bleu des nouveaux uniformes... (*se tournant encore vers Ghislaine*) et comme l’azur de vos jolis yeux, mon enfant !

ANCELIN – Charmant !

ALBERTUS – Ainsi, le parler du soldat est particulièrement cocasse et des plus inventifs. Savez-vous, par exemple, que troupier se dit aussi « fiflot », par ici ?

ANCELIN – « Fiflot » ?

ALBERTUS – « Fiflot ». Ou encore « biffin », « bidou », « bobosse ». Alors qu’un artilleur se dit un « artiflot ». Ou même un « boucher noir »... pour la couleur de l’uniforme. C’est amusant, n’est-ce pas ?

GHISLAINE – Tout à fait.

ANCELIN – Quoiqu’un peu macabre.

ALBERTUS – Ah, c’est la guerre ! Et il y a comme ça quantité de termes savoureux dus à l’imagination du combattant. Les pieds se disent des « paturons », le calot, une « boîte à poux », le vin, du « pinard » ou du « pousse-au-crime », la mitrailleuse, « une machine à broder les pans de capote », et la baïonnette, une « Rosalie » !

GHISLAINE – « Rosalie » c’est joli !

ALBERTUS – Oui. Quoique certains préfèrent l’appeler « tourne-Boche ».

ÉLIANE – C'est en effet très savoureux.

ALBERTUS – Tenez, pas plus tard que ce matin, j'ai entendu des bidasses qui se plaignaient qu'on allait supprimer leurs « perms ». Et il y en avait un, avec son accent de « Pantruchard », qui disait aux autres : « On nous a tout supprimé ! Tout. C'est nibé ! Rasibus et peau de Zeppelin ! »

MME GÉRAUD – « Peau de Zeppelin » ?

ALBERTUS – Oui. C'est très drôle ! Au fait, un « Pantruchard », c'est un Parigot... comme nous.

ANCELIN – Et une « perm », une permission, évidemment. Je m'interroge... Il est également venu à mes vieilles oreilles que des changements s'étaient produits. Concernant les permissions, comme disait votre titi parisien, mais également concernant les repos. Certains ont même avancé que tout le régiment allait bientôt quitter le camp pour monter en première ligne.

ÉLIANE (*prenant à témoin Mme Géraud*) – C'est ce que nous disait tout à l'heure ce soldat !

ALBERTUS – Ah, ça se pourrait bien ! Du fait des Fridolins. Il paraît qu'ils auraient lancé une vaste offensive quelque part, par là, sur la Meuse.

ÉLIANE – C'est fort ennuyeux.

ALBERTUS – Mais vous en saurez peut-être davantage avec l'officier chargé de nous chaperonner. Le lieutenant Nez-de-cuir, comme l'appellent les biffins. Quant à moi, si vous le permettez, je vais tout mettre en place avec madame Géraud pour que nous puissions répéter ! Qu'en dites-vous, chère Léonie ? (*se saisissant des mains gantées de Mme Géraud*) Je suis certain que vos petites mains glacées brûlent d'envie de m'accompagner au piano !

ANCELIN (*amusé*) – Oh oh !

MME GÉRAUD – Vous avez réussi à le transporter jusqu'ici ?

ALBERTUS – Il est arrivé. Intact, malgré les cahots. Je vais nous le faire amener, il ne vous restera plus qu'à l'accorder.

MME GÉRAUD – Ah ! Eh bien, dans ce cas, je vous accompagne.

ALBERTUS (*aux autres*) – Savez-vous qu'il a fallu réquisitionner quatre costauds pour le descendre du camion ? Quatre beaux Sénégalais, des malabars aux muscles luisants et noirs comme du chocolat. Par ces temps de restriction, on en aurait mangé. Miam ! Mais avouez qu'un piano, par ici, c'est du luxe. On aurait pu se contenter d'un accordéon !

ÉLIANE – Si nous en étions restés au beuglant, sans doute. Mais nous n'avons pas le même répertoire, cher ami.

ALBERTUS – Je le sais, chère amie ! (*il invite d'un geste théâtral Mme Géraud à sortir à droite et la suit en chantant :*)

« Il s'appelait Boudou-Badabou,
Il jouait d' la flûte en acajou,
Je n'exagère pas,
C'était l' plus beau gars,
De toute la nouba, ah !
Quand son régiment défilait,
Au son joyeux des flageolets,
Le Tout-Tombouctou,
Admirait surtout,
Celui d' Boudou-Badabou ! »²

Mme Géraud et Albertus sortent à droite.

² « Boudou-Badabou », chanson créée en 1913 par Félix Mayol, musique d'Albert Valsien, paroles de Lucien Boyer.

SCÈNE 6

Charles Ancelin, Éliane Saint-Fal, Ghislaine Darcy

ANGELIN – Il est impayable !

ÉLIANE – Heureusement, car personne n'a prévu de le rétribuer !

GHISLAINE – Naturellement, puisque nous sommes tous ici à titre gracieux !

ANGELIN – La grâce est pour vous, mon enfant. Je me contenterai de jouer gratis.

ÉLIANE – Nous plaisantons, mais je demeure inquiète pour la représentation. Pourvu que nous ne soyons pas venus pour rien !

ANGELIN – Notre lieutenant devrait nous renseigner. Bien qu'il soit aviateur, et qu'on ne sache trop comment il a atterri ici, dans ce cantonnement de fantassins, il est au contact du colonel Bertrand et il doit savoir ce qui se prépare.

ÉLIANE – Notre officier chaperon, comme dit Albertus ? Comment l'a-t-il appelé... Nez-de-cuir ?

ANGELIN – Oui. Nez-de-cuir. Et vous en saurez la raison dès que vous l'apercevrez. Mais son vrai nom est Lemonier. Un homme charmant, par ailleurs.

ÉLIANE (*elle a soudain pâli*) – Lemonier, dites-vous ?

ANGELIN – Oui.

ÉLIANE (*très émue*) – Gabriel Lemonier ?

ANGELIN – Ma foi... je ne crois pas qu'il nous ait dit son prénom.

GHISLAINE (*qui a remarqué le trouble d'Éliane*) – En effet.

ANCELIN (*découvrant à son tour l'émotion d'Éliane*) – Mais qu'avez-vous, chère Éliane ? Vous êtes toute pâle.

GHISLAINE – Vous êtes blanche comme un linge !

ÉLIANE – Je... Oui... Eh bien, je crois connaître ce monsieur.

GHISLAINE – Oh !

ÉLIANE – J'ai connu, du moins, il y a quelques années, un certain Gabriel Lemonier. Et j'ai appris qu'il s'est engagé au début de la guerre. Peut-être est-il... (*elle s'interrompt en regardant à droite*) Mais voici un homme qui vient !

Ghislaine et Ancelin tournent leurs regards dans la même direction.

ÉLIANE – Mon dieu ! Je crois... Oui... c'est lui ! Seigneur... Que lui est-il arrivé ?

SCÈNE 7

Les mêmes, le lieutenant Lemonier

Le lieutenant Lemonier entre de droite. C'est un homme jeune et mince, en tenue de sortie comme celles qu'affectionnaient de porter certains pilotes d'aviation : képi bleu à liseré rouge, vareuse bleu-foncé, cravate blanche, culotte écarlate et bottes de cavalerie en cuir fauve lacées sur le devant. Plusieurs médailles ornent sa poitrine. Son visage, déjà marqué d'une cicatrice à la joue gauche, est barré par un bandeau de cuir noir qui, faisant le tour de sa tête au niveau des oreilles, maintient une prothèse nasale, en cuir également. Il boite de la jambe droite et s'avance en s'appuyant sur une canne d'infirme.

LEMONIER (*il a reconnu Éliane, mais n'en laisse rien paraître*) – Ah ! Je pense que tous les artistes sont désormais réunis !

ANCELIN (*un peu confus*) – Oui. Voici mademoiselle Saint-Fal... qui s'est fait un peu attendre. Notre pianiste, madame Gérard, est là également. Elle répète avec monsieur Albertus.

LEMONIER (*il se penche pour baiser la main d'Éliane*) – Mademoiselle Saint-Fal et moi nous connaissons.

ÉLIANE – En effet. (*avec émotion*) Ainsi, c'est bien vous, le lieutenant Lemonier.

LEMONIER – Oui. Du moins ce qu'il en reste.

Un temps où tout le monde semble embarrassé. Ghislaine, qui est également très troublée par l'arrivée de l'officier et par ce qu'elle devine de sa relation avec Éliane, se décide à parler.

GHISLAINE (*hésitante*) – Nous nous demandions, monsieur Lemonier... enfin, lieutenant... si la représentation aurait bien lieu.

LEMONIER – Pourquoi cela ne serait-il pas le cas, mademoiselle ?

GHISLAINE – Eh bien, nous avons cru comprendre qu'une offensive avait été déclenchée quelque part, et que ce régiment allait devoir y participer.

LEMONIER – Tiens ! Qui vous a dit ça ?

GHISLAINE – C'est-à-dire... personne. Mais les soldats...

LEMONIER – Il ne faut pas les écouter, mademoiselle.

GHISLAINE – Cependant...

ANCELIN – Ma chère Ghislaine, je ne crois pas que le lieutenant pourra nous en dire davantage. Sans doute ce genre d'information relève-t-il du secret militaire ?

LEMONIER (*souriant*) – Secret militaire serait exagéré, monsieur Ancelin. Mais, en effet, je ne peux rien vous dire de plus, pour l'instant.

Un temps.

ANCELIN (*se tournant vers Ghislaine qui ne quitte pas Lemonier des yeux*) – Eh bien, il me semble qu'il est temps d'aller répéter

notre spectacle. (*comme elle ne réagit pas*) Notre Courteline, Ghislaine... Ne pensez-vous pas ?

GHISLAINE – Bien sûr, monsieur Ancelin. Je vous suis.

Elle sort à gauche à la suite d'Ancelin, non sans jeter un dernier regard à Lemonier.

SCÈNE 8

Éliane Saint-Fal, le lieutenant Lemonier

ÉLIANE (*avec un pâle sourire*) – Je crois que vous ne laissez pas indifférente notre jeune Lisette.

LEMONIER – Lisette ?

ÉLIANE – C'est ainsi qu'à son grand déplaisir nous appelons parfois mademoiselle Darcy, du fait de ses rôles successifs de soubrettes.

LEMONIER – Je vois. Mais vous exagérez. Je ne suis pas certain de posséder encore assez de charme pour taper dans l'œil des jeunes filles.

ÉLIANE – Taper dans l'œil ?

LEMONIER – Excusez-moi. Je fréquente sans doute un peu trop les casernes et les hôpitaux militaires, depuis quelque temps. J'y prends de mauvaises habitudes langagières.

ÉLIANE – Pour un ancien élève de Normale Sup, c'est regrettable.

LEMONIER – Certes. Je décevrais sûrement mes professeurs, si je les rencontrais.

ÉLIANE (*elle sourit, puis serre avec chaleur la main de Lemonier*) – Gabriel... que vous est-il arrivé ?

LEMONIER – Vous faites allusion à mes blessures ? (*comme elle acquiesce doucement, il poursuit*) Eh bien... la guerre, que voulez-vous qu'il me soit arrivé ! Des balles. Des éclats d'obus. Un piètre atterrissage. Une descente en flammes. Rien que de l'ordinaire. (*il tape sur sa jambe droite avec sa canne*) Cette jambe brisée, par exemple, je la dois à une collision avec un moulin à vent. Un moulin à vent, n'est-ce pas romantique ? Il n'y avait pourtant rien de don-quistottesque dans mon aventure, j'étais parti pour apporter du courrier au grand quartier général !

ÉLIANE – Et votre... visage ?

LEMONIER – Vous voulez dire mon nez ? Ce nez un peu fort dont vous aimiez si gentiment vous moquer sous prétexte qu'il me donnait l'air d'un Bourbon ? Désolé, je l'ai perdu. Une balle de mitrailleuse, ou de fusil peut-être, me l'a arraché. Tout net. Il ne m'en reste rien. Même pas de quoi nasiller.

ÉLIANE (*émue*) – Mon dieu, Gabriel...

LEMONIER – Ce n'est pas grand-chose. Plus ennuyeux, c'est la moustache. Vous avez remarqué que je ne l'ai plus ? Je sais que vous l'appréciez beaucoup et que vous n'acceptiez mes baisers, jadis, que pour les délicieux chatouillis qu'elle savait vous procurer, mais j'ai préféré la raser. Avec ce nez de cuir, j'avais l'impression d'arborez un de ces postiches de carnaval qui vous font ressembler à un vilain gendarme.

ÉLIANE (*au bord des larmes*) – Oh, Gabriel...

LEMONIER (*il soupire*) – Oui. Excusez-moi. Je suis stupide. Je fais mon bravache, mon héros désinvolte, mon Cyrano amputé, mais, en réalité, je n'en mène pas large depuis que j'ai appris que nous allions nous revoir.

ÉLIANE (*souriant piteusement*) – J'avoue, pour ma part, que je ne m'attendais pas à vous retrouver ici, dans ce cantonnement... D'autant que, si j'ai bien compris, vous êtes devenu aviateur !

LEMONIER – C'est exact. Pilote breveté sur Nieuport. Mais vous savez ce que c'est... On a besoin de tous les hommes valides pour aller se battre. On demande donc aux infirmes ou assimilés, qui marchent au moins sur trois pattes, d'assurer les fonctions les moins glorieuses. Monsieur Joffre m'a envoyé ici, chez les rampants, avec mission de veiller sur une troupe d'artistes parisiens, et je n'ai pas pu me soustraire à cette obligation.... qui était un ordre. (*amèrement*) Croyez que si j'avais eu le choix...

ÉLIANE – Vous m'en voulez encore, n'est-ce pas ?

LEMONIER – Je pense que je vous en voudrai toute ma vie... qui sera courte, sans doute.

ÉLIANE – Ne dites pas ça !

LEMONIER – Mais oui. Que croyez-vous ? J'ai bien l'intention de repartir me battre !

ÉLIANE – Gabriel, non ! Pourquoi ? Vous avez suffisamment donné pour la patrie !

LEMONIER – Vous faites encore allusion à ce bout de chair et de cartilage ? Vous croyez que la patrie saura s'en satisfaire ?

ÉLIANE (*désemparée*) – Pardonnez-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais il vous suffit d'attendre un peu. La guerre finira bientôt, et...

LEMONIER – Bientôt ? Le front s'étire sur des centaines de kilomètres, chère Éliane ! Des Vosges jusqu'aux Flandres. Chaque jour, des milliers d'hommes s'entretuent pour la possession d'une tranchée boueuse, d'une chapelle en ruine, d'un monticule pierreux. Deux ans que cela dure. Je serais très étonné si cela ne durait pas quelques années encore !

ÉLIANE – Ne dites pas cela !

LEMONIER (*haussant les épaules*) – Si vous voulez. Mais je le pense tout de même.

Il tourne son regard vers la gauche où apparaît un petit groupe d'hommes.

SCÈNE 9

Les mêmes, trois gendarmes, un déserteur

Trois gendarmes dont un adjudant, armés et casqués, entrent de la gauche. Ils encadrent un jeune homme en civil, hirsute, sale et menotté.

LEMONIER – Ah, qu'est-ce donc que cela ? (*s'adressant aux gendarmes*) Qui est cet homme, messieurs ? Pourquoi l'avez-vous arrêté ?

Les gendarmes s'immobilisent. L'un d'eux, un adjudant, impressionné par l'allure et les médailles de Lemonier, se met au garde-à-vous.

L'ADJUDANT – C'est un déserteur, mon lieutenant. Nous le conduisons devant ses supérieurs.

LEMONIER – Un déserteur ? Il appartient à ce régiment ?

L'ADJUDANT – Oui, mon lieutenant. C'est ce que nous avons conclu en lisant ses papiers.

LEMONIER – Je vois. (*il considère le déserteur*) Où l'avez-vous trouvé ?

L'ADJUDANT – Nous l'avons arrêté à huit kilomètres d'ici, sur la route de Troyes. Il se cachait dans une meule de foin. Nous pensons qu'il voulait se rendre à Paris.

LEMONIER – À Paris ? Tiens donc !

L'ADJUDANT – Il avait sur lui un indicateur des chemins de fer. Je peux vous le montrer.

LEMONIER – Inutile. Je ne suis pas chargé de contrôler le travail de la maréchaussée ! (*s'adressant au prisonnier*) Comment t'appelles-tu ?

LE DÉSERTEUR – Pierre-Marie Lebozec, mon lieutenant.

LEMONIER – Ton grade ?

LE DÉSERTEUR – Première classe, mon lieutenant.

LEMONIER – Et tu as déserté, première classe Lebozec ?

Ce dernier hausse les épaules.

LEMONIER – Pourquoi as-tu fait ça ?

Nouveau haussement d'épaules du prisonnier.

LEMONIER – Tu sais ce que tu risques ?

Le prisonnier part d'un petit ricanement.

LEMONIER – C'est bon, emmenez-le. Vous trouverez le colonel après les baraquements. Le bâtiment en dur, sous le château d'eau.

L'ADJUDANT (*saluant*) – Oui, mon lieutenant.

Les gendarmes sortent à droite en poussant leur prisonnier.

SCÈNE 10

Éliane Saint-Fal, le lieutenant Lemonier

ÉLIANE (*suivant d'un regard apitoyé le départ du prisonnier*) – C'est un déserteur ?

LEMONIER – Oui.

ÉLIANE – Pourquoi a-t-il fait ça ?

LEMONIER – Il doit avoir ses raisons.

ÉLIANE – Pauvre garçon.

LEMONIER – Oui.

ÉLIANE – Que va-t-il lui arriver ?

LEMONIER – Avec un peu de malchance, la mort. Comme pour beaucoup de ceux qui sont encore ici.

NOIR

1^{ER} INTERMÈDE

L'intermède va se jouer en avant-scène, devant le rideau.

La lumière se fait sur deux soldats qui entrent de droite. Ils sont tous deux estropiés. Gaston, qui a les yeux bandés, est guidé par Adrien qui a le bras gauche pris dans une écharpe.

Une malle robuste est restée au premier plan. Les deux soldats s'arrêtent près de celle-ci.

ADRIEN – Tiens, mon pote ! On va s'asseoir ici. Y a une malle.

GASTON – Une quoi ?

ADRIEN – Une malle. C'est aux artistes du théâtre.

GASTON (*il s'assoit, aidé par son camarade*) – Ah ? Ils sont arrivés ?

ADRIEN – Ouais.

GASTON – Et ils vont faire quoi ?

ADRIEN – Ben... Du théâtre, pardi ! Et puis aussi des chansons. Il y a un comique avec eux. Mais surtout, il y a des jolies dames. De vraies beautés. Et classe, avec ça ! Paraît qu'elles viennent tout droit de la Comédie-Française.

GASTON – Ah ?

ADRIEN – Tu te rends compte ? La Comédie-Française ! Molière ! Racine ! Corneille ! Et tout le tralala !

GASTON – Ah, oui.

ADRIEN – Note que le théâtre c'est pas vraiment mon truc. Mon truc à moi, tu vois, c'est plutôt d'aller guincher le dimanche dans une guinguette du bord de Marne. Mais il paraît que ce sera chouette. On a même prévu un vrai théâtre. Un théâtre de toile. Avec des rideaux et un plancher. Les copains sont en train de le monter.

GASTON – Ah...

ADRIEN – Ils sont à côté. Tu les entends ?

GASTON – Oui... Oh, merde ! Dire que je pourrai rien voir !

ADRIEN – Ça va pas mieux, tes mirettes ?

GASTON – Ben non. Le toubib m'a dit que j'en aurai pour plusieurs mois. Et il paraît que je l'ai échappé belle. L'ypérite ça pardonne pas, d'habitude.

ADRIEN – Il paraît.

GASTON – Enfin, j'ai espoir. Il m'a dit que je serai évacué sur Paris avec le prochain convoi.

ADRIEN – T'as de la chance, finalement. Pour toi, c'est fini, le grand massacre.

GASTON – Tu crois ?

ADRIEN – Ouais, c'est pas comme moi, avec mon petit bout de fer dans le bras gauche. Alors que je suis droitier. Même pas un nerf sectionné ! C'est pas de bol ! D'ici quinze jours, je repars aux tranchées. Pas sûr que j'y fasse de vieux os.

GASTON – Faut pas dire ça, Adrien.

ADRIEN – Arrête, Gaston. Tu sais ce qui m'attend. Tu sais ce qui nous attend, tous, ici !

Un temps. Les deux hommes restent silencieux et graves.

ADRIEN – Bon, alors ! Tu veux que je te les lise, tes lettres ?

GASTON – Oui. (*il fouille dans une poche de son manteau*) Tiens... Prends celle de ma sœur. Celle qui vient de Paris. L'infirmier avait commencé à me la lire, mais comme j'étais dans le coaltar...

ADRIEN – Fais voir... (*il lit l'inscription au dos*) Expéditeur : Honorine Francinet. C'est vrai que tu t'appelles Francinet, mon Gaston ! (*regardant encore l'enveloppe*) Honorine, c'est joli,

comme prénom... (*il porte l'enveloppe à son nez, pour la sentir*) Elle a mis du sent-bon sur le papier, ta sœur... T'as senti ?

GASTON – Oui. La violette.

ADRIEN – Elle fait quoi à Paris ?

GASTON – Modiste... Ou couturière... Enfin, elle travaille dans une maison de confection. Je sais pas exactement.

ADRIEN – Ah, Paris ! Je me demande si j'aurais bientôt une perm pour y retourner... Et peut-être pour y voir ta sœur !

GASTON – Compte là-dessus ! Bon. Tu me la lis ?

ADRIEN – Une seconde. Voilà... (*lisant*) « Mon petit Gastounet » (*se tournant vers Gaston, riant*) « Mon petit Gastounet », ça te va bien !

GASTON – Allez !

ADRIEN – Ça va, je reprends ! (*lisant*) « Mon petit Gastounet. Je trouve enfin le temps de t'écrire, car depuis ma dernière lettre il s'est passé beaucoup de choses et j'ai été très occupée. Pour commencer, sache que Paris a été bombardé plusieurs fois la nuit par des Zeppelins, et que la dernière fois c'est le quartier de Ménilmontant qui a été touché. Des bombes ont explosé tout à côté de chez moi, dans l'immeuble voisin, faisant trente morts, dont mon amie Germaine. Je ne t'ai peut-être pas parlé d'elle, mais la pauvre travaillait avec moi dans la société des tramways parisiens. » (*à Gaston*) Je croyais qu'elle était modiste, ta sœur !

Gaston se contente de hausser les épaules.

ADRIEN (*lisant*) – « Car tu ne le sais pas, mais j'ai changé de travail et je me suis fait engagée comme conductrice de tramway. » (*à Gaston*) Ah, je comprends ! (*lisant*) « C'est qu'il n'y a plus beaucoup d'hommes valides à Paris et on embauche maintenant les femmes dans les ateliers de mécanique, dans les usines de munitions, dans les postes et même, pour les

plus dégourdiées, comme tu le vois pour moi, pour conduire les tramways ! ».

GASTON (*admiratif*) – Sacrée Honorine !

ADRIEN (*lisant*) – « J'ai accepté ce travail, car il est mieux payé. 3 francs par jour, ce qui est la moitié de ce qu'on donne aux hommes, m'a-t-on dit, mais c'est bien pour moi, avec le coût de la vie qui a beaucoup augmenté. » (*à Gaston*) 3 francs, c'est pas béséf, mais c'est quand même mieux que les 5 sous qu'on touche en réserve, et le franc de rabiot quand on monte en première ligne pour s'y faire massacrer !

GASTON – Oui. C'est vrai

ADRIEN – (*lisant*) Je reprends : « Mais comme le bombardement dont je t'ai parlé a détruit l'immeuble d'à côté, notre immeuble s'est lézardé, et on nous a obligé à déménager. J'ai dû partir avec tous mes meubles, et me voici donc résidente sur Denfert-Rochereau, une toute petite chambre de bonne, au sixième étage, et je te prie de croire que la vie n'y est pas facile. Comme tu le sais, nous manquons d'à peu près tout, de café et de sucre, bien sûr, mais surtout de charbon. Je gèle en t'écrivant, et peut-être peux-tu t'en apercevoir car mes mains tremblent en tenant la plume. En plus de cela, mes nouveaux voisins ne sont pas très aimables ni très corrects, et lors des alertes aux bombardements, lorsque nous sommes obligés de nous réfugier en pleine nuit dans les caves de l'immeuble, il m'arrive parfois d'être obligée de remettre à leur place un ou deux messieurs qui profitent de la pénombre pour me manquer de respects. »

GASTON (*en colère*) – Les saligauds !

ADRIEN – Ouais. Tu leur casseras la gueule un de ces jours ! (*lisant*) Je continue : « Tu ne connais pas aussi bien que moi Paris, mais la capitale a bien changé, crois-moi, depuis quelque temps. Il est très rare, maintenant, de croiser une femme qui n'est pas habillée de noir ou un soldat démobilisé qui n'est pas amputé d'une jambe ou d'un bras, quand ce n'est

pas de plusieurs. Et puis, cela me fait peine à te dire, mais beaucoup de ceux qui viennent en permission se comportent très mal et traînent sur les boulevards jusqu'à tard, complètement ivres d'alcool et braillant des chansons paillardes. » (*à Gaston*) Qu'est-ce qu'elle dirait, ici, quand c'est distribution de gnôle ! (*reprenant sa lecture*) « Enfin, ceci s'arrêtera bien un jour ! Et je m'efforce de garder courage, car je pense à toi, mon petit frère chéri, à toutes les souffrances que tu endures et à tous les risques que tu affrontes chaque jour. J'espère que ta prochaine permission te permettra de me rendre visite. Et je t'embrasse très fort. Ta grande sœur aimante, Honorine »

Un temps.

ADRIEN – Elle a l'air gentille, ta grande sœur.

GASTON – Oui.

ADRIEN – Elle sait pas que t'as été gazé ?

GASTON – Non.

ADRIEN – Ah... Va falloir lui dire. Surtout si tu vas à Paris pour te faire soigner.

GASTON – Je ne sais pas si je vais lui dire que je viens. Elle va se croire obligée de venir me voir, de s'occuper de moi. Et avec tous ses tracassés...

ADRIEN (*narquois*) – Ouais. Sûr qu'à l'arrière ils ont déjà assez de soucis comme ça. Le manque de sucre, la pénurie de charbon, les mains aux fesses !

GASTON – Arrête !

ADRIEN (*riant*) – Tu devrais au moins lui écrire pour lui dire que t'es plus capable d'écrire ! Je rigole. Mais si tu veux, je peux le faire pour toi. Une main me suffit, du moment que c'est la bonne !

GASTON – Je sais pas...

ADRIEN – Mais si. (*portant l'enveloppe à son nez*) Et puis j'adore écrire aux jeunes filles qui se parfument à la violette !

GASTON (*se levant*) – Je vais voir. Si tu veux bien, j'aimerais d'abord aller manger un morceau. Et avant... si tu pouvais m'accompagner aux chiottes, je t'en serai reconnaissant.

ADRIEN (*se levant*) – Comment donc, mon prince ! (*le guidant vers la gauche*) Les feuillées sont par là...

GASTON – T'es un frère !

Ils sortent à gauche.